

Avant de lire ce qui va suivre, même — surtout —. en le lisant, qui peut savoir, ou voir, qu'avant, avant donc ce qui sera écrit, et qu'après la fin du chapitre qui précède, dans l'intervalle, plus de deux ans, deux années réelles (c'est idiot cette épithète qui en réalité ne précise rien), deux années de vie quotidienne, vingt-quatre heures chaque jour plus ou moins répétées, comblées ou non, d'une activité ou d'aucune, avec ou sans conséquence, se sont écoulées, car nulle trace, nulle absence de trace, n'est là pour le dire ? D'une manière ou d'une autre, d'ailleurs, quelle importance ? Le temps de la lecture, son régime, son règne, son droit, semble ne jamais rien devoir à celui de l'écriture. D'où, sans doute, que ce dernier ne puisse jamais se prévaloir de celui-là. Que ne donnerais-je, pourtant, pour pouvoir lire ce que j'écris ! Mais il faudrait alors renoncer à écrire. À la place, je ne peux que relire — sans jamais avoir déjà lu, comme une première fois : voilà la malédiction — ce que j'ai déjà écrit. C'est donc ce que j'ai fait. J'ai relu — vite — quelques-unes des dernières pages. Joyeux foutoir. Qu'importe ! Ce qui m'appartient vient après.